

« Paul ! Paul ! que n'es-tu avec nous ! » On cite de lui une lettre adressée à M. Louis Lamothe, son élève le plus distingué, et aussi son ami, qui fait bien voir sa sollicitude incessante pour ceux auxquels il avait une fois donné son affection (1).

Cependant au milieu de ces joies que Flandrin comptait parmi les meilleures de sa vie, une chose venait l'affliger : c'étaient les dernières mesures prises à l'égard de l'Ecole des Beaux-Arts. Ces innovations avaient excité l'émotion de M. Ingres, et lui avaient arraché cette parole qui partait des entrailles même de ses convictions. *J'écrirai sur ma porte : Ecole de dessin, et je ferai des peintres !*

Comme l'illustre maître, Flandrin protesta contre des changements qui lui semblaient méconnaître les traditions dont les Académies sont les dépositaires, et ouvrir en matière d'art, aux jeunes étudiants, une voie dangereuse d'indépendance. Il refusa même l'honneur que lui faisait le ministre, en le nommant à l'un des postes de chef d'atelier.

Ces tristes préoccupations furent la croix réservée aux derniers jours d'Hippolyte Flandrin. Ils allaient bientôt arriver ! Quoiqu'il sentît son esprit et son cœur progresser, ses forces diminuaient d'une manière sensible.

L'accueil flatteur dont il était partout l'objet, en excitant sa sensibilité éloignait de lui ce calme réparateur nécessaire à son rétablissement. Réduit à l'impuissance d'utiliser son séjour à Rome par le plus petit travail, il pressentait qu'allaient bientôt s'accomplir ces paroles, qui lui étaient échappées comme prophétiquement dans un moment où la souffrance semblait vaincre son courage : « Ah ! mon ami, (2) le bon Dieu ne veut pas que je finisse sa maison ! »

(1) Voir le journal *l'Autographe* du 27 avril 1864.

(2) Paroles dites par Flandrin à un élève intime, M. Poncet, à qui nous avons emprunté quelques renseignements sur ses œuvres et sur ses derniers jours. Voir la notice intitulée : *Hippolyte Flandrin esquissé par J.-B. Poncet, son élève.*